

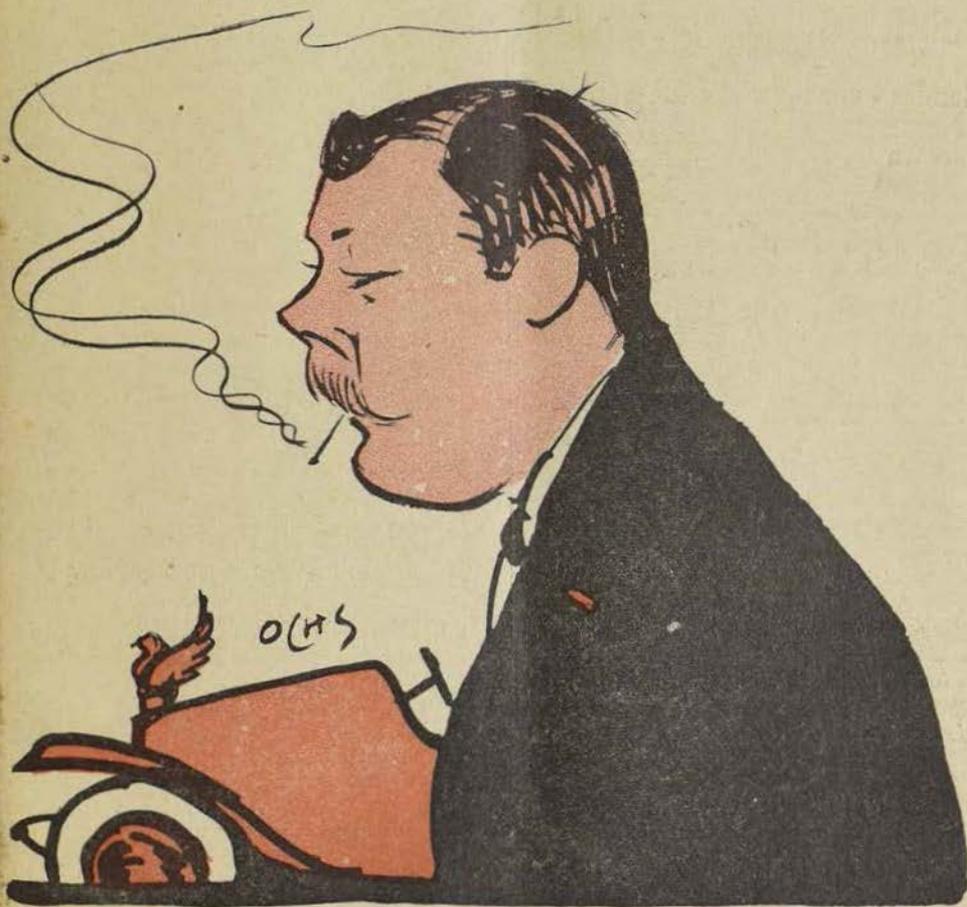
Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN

— G. GARNIR

— L. SOUGUENET



LE COMTE JACQUES DE LIEDEKERKE

PRÉSIDENT DU XV^e SALON BELGE DE L'AUTOMOBILE

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison F. VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

MERRY GRILL 19, Place Ste Catherine
BRUXELLES

OU L'ON VA LE SOIR

Rendez - vous du monde sélect

ATTRACTIONS — DANSES — SURPRISES

JIMMO, le chansonnier : les MARYETTIS

Mme CAYRAL la fine diseuse

Miss VERA SYONEY WILLIAMS

LE CARDINAL TÉLÉPH.
B. 2722

3, quai au Bois à Brûler - - BRUXELLES

Restaurant des Gourmets

Salons et
salles pour
banquets.

Ses crustacés, ses poissons,
ses pâtés de gibiers,
ses diners fins.

Salons et
salles pour
banquets.

Diner au "CARDINAL" c'est diner chez Lucullus !

Les gourmets préfèrent le

Grand Crémant

le meilleur et le moins cher

DE TOUS LES VINS MOUSSEUX

JUSQU'ICI IMPORTÉS DE FRANCE

GOLIN-ARCO, 62, rue de l'Abondance, 62, BRUXELLES

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

..... BRUXELLES

Café-Restaurant

DE PREMIER ORDRE

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

..... BRUXELLES

GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

35 - 39 - 41 - 43 - 45 - 47, RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES

BAINS DIVERS & BOWLING & SKATING

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaumont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	UN AN	6 Mois	3 Mois	Compte chèques postaux n° 16.664
	Belgique	fr. 30.00	16.00	9.00	
	Étranger	» 35.00	18.50	—	

Le comte JACQUES de LIEDEKERKE

Pourquoi chercher midi à quatorze heures, puisqu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que ce que l'on croit parfois voir ou entendre, ici-bas, pour la première fois, n'est que du déjà vu ou du déjà entendu ?

Vous répondrez culinairement à cela : « Qu'importe ! le pot-au-feu le meilleur est celui que l'on réchauffe... Ouais ! bonnes gens, cet exemple ne fera que confirmer en la rendant sympathique, une thèse vieille comme la redingote de Nabuchodonosor.

Ce préambule — nous en convenons — n'était nullement indispensable, mais il ne constitue pas, néanmoins, un luxe tout à fait inutile, puisqu'il nous fait aujourd'hui, une fois de plus, « réchauffer » la très régulièrement annuelle biographie du comte Jacques de Liedekerke, président à perpétuité du Salon belge de l'Automobile.

Il y a dix-neuf ans, en effet, que pour la première fois, les membres de la Chambre Syndicale de l'Automobile appelaient à la tête de leur conseil d'administration le jeune, blond et très séduisant comte Jacques, directeur d'une firme nationale de véhicules à moteur.

Et depuis cette époque, chaque hiver — exception faite pour les années de guerre — aux environs de la Saint-Nicolas, les journalistes bruxellois accordent leur lyre pour chanter les louanges du Président ad vitam æternam et affirmer solennellement que, malgré les années, il reste le plus jeune, le plus blond, le plus séduisant des présidents.

Bref, cette biographie est quelque chose dans le genre de la naissance du veau à deux têtes — révérence parlée — ou de l'histoire du serpent de mer que la presse cite et rappelle périodiquement avec une ponctualité remarquable...

Mais dans le cas du comte Jacques de Liedekerke

il n'y a rien de phénoménal ou de mystérieux : actif, organisateur, compétent, diplomate, il a su diriger la barque qui porte les intérêts des industriels belges de l'automobile, avec habileté, adresse, virtuosité même, évitant les écueils, côtoyant les récifs sans les toucher et donnant à temps le coup de barre qui sauve ou fait arriver plus vite à bon port. Contents du nautonnier, pourquoi ses administrés auraient-ils changé de pilote ?

Le port, cette fois encore, c'est le Salon, quinzième du nom, dont on va ouvrir les portes dans quelques jours.

Cette exposition internationale qu'abritera le hall du Cinquantenaire sera le palais de l'automobile le plus beau, le plus grand, le plus intéressant que notre pays ait vu, à ce jour ; toutes les firmes européennes et américaines importantes y figureront ; pas une maison classée sur le marché automobile qui ait négligé d'y retenir un stand !

Lorsque le public aura été admis à le visiter, il n'y aura qu'un cri d'admiration pour l'œuvre accomplie et des félicitations unanimes à l'adresse du président de la Chambre Syndicale des Constructeurs belges.

Et alors quelque personnage officiel, à l'issue d'un vin d'honneur ou d'un banquet, redira pour la quinzième fois — puisque ce Salon, nous venons de vous le révéler, est le quinzième organisé à Bruxelles depuis l'année 1902 — que, « s'il fut une époque » où l'aristocratie gendre de M. Poirier refusait « obstinément de s'occuper d'affaires et croyait décroître en payant ses créanciers, ces temps sont « révolus... Périmés, les rois et les comtes faibles néants. A la gare, les « nobilités » inutiles : les « comtes, aujourd'hui, sont des businessmen qui s'embarrassent moins des traditions de leurs ancêtres

PATE PECTORALE DANIEL
guérit la **TOUX** Fr. 3.75 la grande boîte dans toutes pharmacies

» tres et beaucoup plus des nécessités et des exigences du struggle for life. »

M. le comte Jacques de Liedekerke appartient par les idées et par l'exemple à cette aristocratie nouvelle, et personnellement il a mis depuis longtemps son activité et son intelligence au service d'entreprises industrielles intéressantes à la vitalité économique même du pays!...

Nous en reparlerons, d'ailleurs, l'année prochaine, aux environs de la Saint-Nicolas!

VICTOR BOIN.

Le petit pain du jeudi A L'UNION CIVIQUE

Jeunes gens, vous avez droit non pas à un petit pain, mais à un cramoiche avec des corinthines. Entendons-nous : ce n'est pas parce que vous auriez brisé une grève que nous vous décernerions des louanges. Les conflits du capital et du travail sont douloureux et délicats, on voit bien que de tous côtés on veut gagner plus d'argent (ou en perdre moins) et cela s'obtient, paraît-il, maintenant, non pas par du meilleur travail, de meilleures organisations, mais en exigeant, en employant la force. L'ouvrier syndiqué est fort, très fort; le patron aussi, quoi qu'on sise. La lutte peut-être les séduit. Ça durera ce que ça durera. On prévoit très bien qu'un jour la catastrophe les mettra d'accord. Espérons que ce ne sera pas comme en Russie où tout le monde creve dans le triomphe des plus purs principes communistes.

Peut-être bien qu'en n'abdiquant pas, la bourgeoisie aurait rendu, d'abord à elle, oui, mais finalement à l'ouvrier, le plus grand service : trop orgueilleuse en sa doctrine autrefois, elle a peut-être été trop promptement à s'abandonner. Il n'y a peut-être pas eu entre les deux castes la conversation confiante indispensable; nul n'a eu le génie, la bonne foi, la loyauté de la provoquer, et quand elle s'ébaucha il y avait, d'une part, trop de morgue, de l'autre trop de haine. Nous parions de cela, vous voyez, avec la liberté de parole que nous avons voulu nous assurer en ayant un journal à nous.

A remarquer ici que quand nous parlons de deux castes, l'une bourgeoise, l'autre ouvrière, nous employons une vieille terminologie. Ces castes ne sont plus, en vérité, très fermées, on passe de l'une à l'autre avec la plus grande facilité.

Il nous paraît, jeunes gens, que, ouvriers ou bourgeois, vous êtes de ceux qui n'abdiquent pas, car dans le conflit actuel vous n'êtes ni ouvriers, ni bourgeois, vous êtes Tout-le-monde. Tout-le-monde avait justement acquis, depuis quelques années, une réputation d'imbécillité. C'est sur lui qu'on tape de droite et de gauche, il est la tête de Turc et le dindon de la farce. On table de part et d'autre sur l'abrutissement, la fatigue et la colère de M. Tout-le-monde pour qu'il impose la solution qu'on désire. M. Tout-le-monde ne trahit pas cette confiance; il suffit, en somme, de le décerveler, de l'assommer et de s'asseoir dessus pour en faire ce qu'on veut. Avec cela, c'est lui qui paie et c'est lui qui est tout. Messieurs du tramway n'ont pas pensé une seconde à lui dans le sens de la pitié ou de la bienveillance. Dans le

conflit actuel ils l'utilisent comme ils ont fait toujours.

Et voici que M. Tout-le-monde, soi-même, se met à diriger ses tramways soi-même. Nous voulons dire, jeunes gens de l'Union civique, que vous mettez délibérément la main à la manivelle de la direction. Nous avons vu à l'œuvre quelques-uns d'entre vous, nets, francs, courageux. C'était frappant : on voyait les meilleurs soldats du front, on les entendait, ils revivaient, Belges-types avec leurs meilleures qualités.

Vous avez une conception du devoir civique et vous la réalisez. C'est très bien. La leçon que vous donnez sera entendue. Il est temps que M. Tout-le-monde paie de sa personne. Il n'y a plus que nos grasses baronnes en saindoux tout neuf qui trouvent encore des servantes.

La ménagère, à moins qu'elle ne soit de la très illustre famille Zeep, dû se décider à officier elle-même devant ses fourneaux. Toute l'Amérique qui n'est pas millionnaire s'arrange pour se passer de domestiques et y arrive par de nouvelles conventions sociales et grâce à un progrès mécano-électrique. Dans un journal de l'Amérique du Sud les rédacteurs sont devenus typographes; ils rédigent leurs chefs-d'œuvre sur des machines à écrire qui sont des machines à composer. Sans doute que comme contrepartie les typos sont prêts à rédiger le journal en cas de grève des rédacteurs. Il faut que désormais chacun sache tout faire et, comme on dit, « tirer son plan », car dans notre superbe organisation les plus belles pièces craquent brusquement.

À Bruxelles, ces tramways avaient remplacé les jambes de presque tous nos concitoyens; la grève éclata, ceux-ci se sont trouvés im meubles. C'est un peu bête pour un grand nombre à qui la marche ferait le plus grand bien, c'est douloureux pour la plupart.

Eh bien ! il faut, comme vous nous le montrez, que chacun sache faire marcher son tramway. Il ne s'agit pas d'embêter les grévistes, ah ! Dieu non ! il faut être au-dessus de la querelle et votre Union civique doit pouvoir s'appeler le Devoir civique.

C'est le devoir des citoyens de se remplacer les uns les autres et d'être tous et chacun en mesure de remédier au rouage social qui craque.

Un temps viendra, il faut l'espérer, où la paix étant assurée il n'y aura plus de devoir militaire. Il restera toujours le devoir civique.

Si le devoir militaire a comme compensation à ses ennuis, à sa servitude, à son abrutissement (quand il n'est pas héroïque ou sublime) d'être une école de fraternité et de solidarité, le devoir civique aura la même vertu...

Nous le voyons très bien prenant le citoyen pendant six mois pour le faire travailler pour tous : tramways, trains, police, etc., etc., le pain peut-être. Six mois au volant d'un autobus, cela vaut bien comme école six mois de caserne, qui sont surtout six mois d'une attente émouvante, mais oisive...

C'est bien humiliant pour la bourgeoisie qu'elle ne sache pas se servir elle-même des outils qu'elle a inventés. Il faut cesser cette humiliation. Finalement, ce n'est pas « sorcier » de se passer de ces braves gens à qui on a fait croire que sans eux tout craquerait et à qui on a dit qu'ils étaient « les damnés de la terre ».

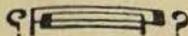
Le progrès doit supprimer non seulement la houillère et son horreur, mais simplifier tout le mécanisme général pour que M. Tout-le-monde sache s'en servir.

M. Tout-le-monde accomplira, comme vous, jeunes gens, son devoir civique et, dans ce temps heureux, MM.

les employés des tramways qui seront devenus M. Tout-le-monde, voyageurs à l'occasion, mécaniciens en autre temps, comprendront mieux le sens de votre intervention d'aujourd'hui.

C'est ce que nous vous souhaitons en vous dédiant cette coque au beurre. Il fait frisquet à l'avant des tramways, et ça creuse...

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



Réflexions opportunes et inopportunes sur les élections

Comme il fallait s'y attendre, tous les partis chantent victoire, avec plus ou moins de conviction, mais avec une égale énergie. Au fond, ils ont bien raison, puisque rien n'est changé. Qu'importent les quelques sièges gagnés ou perdus par les catholiques ou les socialistes, puisque aucun parti n'a la majorité au Parlement? Conclusion : il faudra bien qu'ils finissent par s'entendre. Tous les trois, ils feront des coquetteries, des essais, de petits chantages ; puis, ils se mettront d'accord pour partager l'assiette au beurre, autrement dit : les responsabilités du pouvoir.

Il ne faut pas s'en faire. Le public, d'ailleurs, ne s'en fait pas. Il devient de plus en plus indifférent, ce qui, d'ailleurs, ne l'empêche pas d'être de plus en plus mécontent. La Belgique offre au monde ce spectacle paradoxal d'un pays fatigué jusqu'à la nausée d'un certain régime politique, et qui, cependant, le conserve, alors qu'il aurait pu en changer.

???

Ces élections, au fond, c'est le triomphe d'Edmond Picard et de M. Woeste.

Parfaitement. Elles consacrent la victoire du middelmatisisme, inventé par notre oncle le Jurisconsulte. Le corps électoral a rejeté les activistes, il a rejeté les communistes, il a rejeté les nationalistes, mais il a conservé tout ce qui était moyen dans tous les partis. D'autre part, elles ont montré que, malgré la guerre et les leçons de la guerre, l'électeur belge continue à rester fidèle aux vieilles étiquettes : libéral, catholique, socialiste ; hors de cela, point de salut. M. Woeste avait donc bien raison de dire : « La guerre n'est qu'une parenthèse ! »

???

Cet équilibre plus ou moins stable des partis pourrait avoir un avantage : c'est de donner, en fait, le gouvernement au parti qui aurait un personnel dirigeant supérieur. Mais où est-il, ce parti ?

Les catholiques avouent qu'ils n'ont pas de chefs. Et le fait est qu'ils en sont à obéir à M. le comte Woeste, lequel est vraiment un peu usagé. M. le baron Delacroix (au fait, est-il baron ?) a été remis à la Commission des réparations, Invalides pour anciens hommes d'Etat ; M. le comte Carton de Wiart aspire, dit-on, aux mêmes honneurs. Va-t-on faire l'essai de M. le baron Jaspar ? (Pardonnez-moi, il n'est pas encore baron !)

Les libéraux ne sont pas logés à beaucoup meilleure enseigne. Ils ont beaucoup d'hommes honorables, sympathiques, quelques jeunes capitaines pleins d'allant et de promesses, comme M. Devèze, mais point de général.

Les socialistes ?... Il y a Vandervelde, il y a Destrière...

Et voilà pourquoi ce sera tout à fait la même chose qu'avant.

???

On a été un peu étonné de l'échec complet du parti nationaliste à Bruxelles. On ne pouvait pas compter sur une grande victoire, mais on pouvait s'attendre à ce que, du moins, M. Pierre Nothomb remplaçât cet excellent M. Brugmann, défaillant ; il n'a obtenu qu'un nombre infime de voix. Et, cependant, il est manifeste que ses idées sont sympathiques à un très grand nombre de Belges. Ce sont celles de *La Nation belge*, dont le succès n'est contesté par personne. Mais entre approuver certaines idées, lire le journal qui les défend et voter pour elles, il y a de la marge...

M. Nothomb et ses amis avaient médité de rajeunir la vie politique belge et le personnel politique belge. Ils avaient bien raison : les plus encroûtés des dolents macrobites le reconnaissent. Seulement, ils s'y sont mal pris. Pour se débarrasser des vieux débris qui encombrèrent notre Parlement, il ne faut pas que la jeunesse crée un parti nouveau, mais qu'elle se livre au « noyautage » des anciens partis. C'est au sein des Associations que les jeunes gens ont à travailler, s'ils veulent, comme il est juste, éliminer ceux qu'on a assez vus et assez entendus.

Une prédiction

Nous pensons que c'est maintenant démontré : avec la représentation proportionnelle, compliquée de l'appareillage, il est absolument impossible de constituer, au sein d'un Parlement, une majorité. Plus ça change, plus c'est la même chose.

Que se dit alors l'électeur ? « S'il en est ainsi, ce n'est vraiment pas la peine de s'occuper des affaires publiques. »

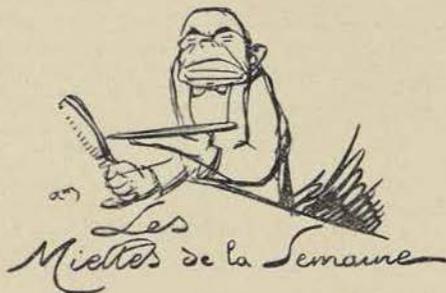
Aussi verrons-nous, de scrutin en scrutin, et d'année en année, les citoyens se désintéresser toujours davantage de ce que font les parlementaires.

La représentation proportionnelle a été inventée par des mystiques du parlementarisme, qui ont cru, par ce moyen, lui donner une vigueur nouvelle, en en faisant l'image de la Justice. Il se trouvera finalement que cette belle réforme aura servi de linéol au système. Ces gouvernements sans majorité, ces ministères sans programme, où l'on ne peut guère faire autre chose qu'expédier les affaires courantes et vivre au jour le jour, sont presque fatalement les prisonniers des bureaux. A la longue, les peuples finiront par s'apercevoir que les parlements sont inutiles, que leur contrôle est illusoire. Alors, ils en feront l'économie et, dans l'indifférence et l'atonie générale, s'installera une tyrannie bureaucratique analogue à celle qui régna à la fin de l'empire romain. A moins que l'anarchie n'en vienne à nous en débarrasser. Et alors, tout sera à recommencer. Voir le dernier chapitre de *L'île des Pingouins*.

FABRIQUÉ DANS LES USINES
DU « SUNLIGHT SAVON »

SAVON EN
PAILLETES
POUR TOUT
LAVAGE
DÉLICAT.

LUX



Nous avons mis en recouvrement, à la poste, ceux de nos abonnements qui expirent à la fin du mois.

Nous prions nos abonnés de faire bon accueil à la quittance qui leur sera présentée, afin d'éviter des frais inutiles.

Propos de grève

Assujettissez donc votre esprit à n'employer que des termes dont il connaît la signification ! Qu'est-ce que le public ?

Le public, c'est la collectivité des citoyens qui ne sont pas du syndicat : volcan momentanément en éruption. Le public, c'est vous ou moi, c'est lui ou elle, c'est un chacun et tout le monde, c'est, en un mot, le Peuple, le seul qui ait le droit d'écrire son nom avec une majuscule.

Cent dirigeants, cinq mille employés, qui vivent du public, privent cent mille citoyens de Bruxelles du droit, qu'ils payent assez cher pourtant, d'être transportés d'un point à l'autre de la ville où les appellent leurs intérêts, leur travail, ou même leurs plaisirs.

Le public forme, par le fait même, un syndicat d'un demi-million d'adhérents, qui a le droit, de son côté, parce qu'il a la force — ou, à votre choix, la force parce qu'il a le droit.

Le Peuple — pardon ! le public — a bien raison d'organiser lui-même ses moyens ordinaires de transport.

???

On parle d'arbitrage. Soit.

Mais que la commission soit enfin composée de trois fractions égales, représentant les patrons, les employés et le public.

Si la proposition est faite — elle le sera — de reprendre le travail en payant aux employés le salaire de huit jours de congé, le public votera oui, à condition que, dès la reprise, il puisse, LUI, voyager aussi huit jours gratis.

Et ce sera justice.

Homo homini lupus

Les professions-sours sont bien celles du wattman de tramway et du chauffeur de taxi ; d'ailleurs, n'est-ce pas ? par le syndicat, les hommes sont frères...

Les chauffeurs vont donc se mettre en grève, pensez-vous, pour appuyer les revendications des wattmen ?

Ouais, Jean, va-t-en voir s'ils viennent !

La solidarité est une belle chose, mais la charité bien ordonnée en est une plus belle encore et les journées de cent soixante francs sont toujours bonnes à prendre.

D'où il résulte que le psychologue économiste peut formuler la loi suivante :

« Quand l'égoïsme individuel est le plus fort vis-à-vis de l'égoïsme corporatif, eh bien, il s'assied dessus. »

Nous ne vous ferons pas l'injure de le démontrer.

Simple conversation

M. Sassenbach, le « héros » de La Louvière, débarquait samedi après-midi, incognito, à la gare du Nord. Il fait actuellement un voyage d'affaires. Voulu monter dans le tram n° 15 du « tour de la ville », il remarque, comme conducteurs et comme receivers, des jeunes gens, vêtus comme vous et moi, mais munis d'un brassard tricolore.

Étonné, il s'adresse à un monsieur qui se trouvait également sur le terre-plein :

« Bardon, monsieur, bourgeois ces cheunes gens conduisent le dram ? Gu'est-ze qui ze basse ? »

— Ce qui se passe, monsieur, répond l'autre, reconnaissant un accent trop suffisamment connu, ce qui se passe ? Une conversation entre la Brabançonne et l'Internationale, monsieur ! Et m'est avis que ce n'est pas l'Internationale qui aura le dernier mot... »

C'est un résumé peut-être emphatique de la situation, mais peut être juste...

Ce qu'on n'a pas assez dit

Briand a dit à Washington : « La France ne peut, et, par conséquent, ne veut pas désarmer. »

Les libéraux, candidats au parlement belge, ont dit : « Il faut un service de plus de six mois. »

L'un et les autres ont donné, à l'appui de leurs dires, les meilleures raisons du monde. Seulement, il nous semble qu'il y avait quelque chose d'autre à dire.

Les militaires professionnels — et on les comprend, on ne les blâme pas — croient parfois que l'armée a sa raison d'être en elle-même en dehors de la paix et de la guerre : ils y voient une école, une hygiène, une formation de la volonté, etc. Et quantité de braves civils, d'ailleurs décorés, qui n'ont pas passé par la caserne, pensent comme eux...

Des citoyens, qui furent des militaires conscients et résignés, résignés encore à « en remettre », si l'Allemagne menace, protestent. Ils estiment que l'armée, c'est un formidable gaspillage de temps, d'énergie, d'argent, avant d'être un gaspillage de sang. Une armée est une source d'appauvrissement pour un pays, parce qu'elle lui prend sa jeunesse, ses volontés neuves autant que son or et ses inventions, parce qu'elle restitue à la vie civile les jeunes gens qu'on lui confie dénués d'initiative, accoutumés aux temps vides et oisifs, pour ne parler que des tares morales — et peut-être les moins pénibles.

L'armée a dépeuplé et alcoolisé la France. Ce qui est peut-être plus grave, c'est qu'elle a détruit le goût de la responsabilité et le génie inventif. La vraie décadence française coïncide avec le développement progressif de l'armée.

Vous dites que c'est le contraire en Allemagne ? Peut-être que l'Allemagne, peuple grégaire, s'accorde de ce qui annihile le Français, peuple individualiste. Peut-être l'Allemand donne-t-il le meilleur de lui-même quand il marche en rang et obéit sans discuter à une impulsion extérieure. Peut-être... mais nous ne sommes pas l'Allemagne : nous parlons pour la Belgique ou la France.

Il est regrettable qu'on n'ait pas, ici et là, cherché

un moyen d'esquiver cette organisation militaire à l'allemande, cet encasernement qui est odieux et malpropre et à qui les gens de quelque délicatesse ne se soumettent que pour des vues supérieures; regrettable encore qu'on ne songe pas à des armées allégées de tous ces organes parasitaires: justice, médecine, administration, recrutement, magasins... refuges d'embusqués en temps de guerre et en temps de paix, causes de gaspillages, de gabegies et d'escroqueries. Tout cela devrait rentrer dans le régime commun: on ne voit pas pourquoi un magistrat ou un médecin civil ne peut juger ou purger un militaire.

Mais, pour conclure: ce qu'un Briand n'a pas dit assez nettement — peut-être parce qu'il a cru, mais à tort, que c'était inutile — c'était la ferme résolution de la France de ne plus armer quand elle n'aurait plus d'ennemi armé; ce que les libéraux auraient pu dire, c'est qu'ils ne veulent pas plus du service de six mois que du service de trente-six mois, qu'ils ne veulent plus du service du tout et que c'est pour aboutir à ce résultat qu'ils veulent provisoirement la durée de service fixée par les techniciens.

Mais cela allait sans dire? Cela, comme dit l'autre, aurait encore été bien mieux en le disant. Car il y a des gens qui se méfient, et ils n'ont peut-être pas toujours tort...

Tout ceci soit dit sans nier d'autre part ce qu'on doit à l'armée, l'abnégation et le travail de tant de chefs et les héroïsmes qu'ils ont provoqués. Actuellement, l'armée est notre sécurité: on lui doit de l'aimer et de la défendre, malgré ses défauts.

???

Le *Gold Star Port de Priesley et C^e d'Oporto* a sa place dans toute cave choisie.

Un oubli

M. Maurice Lemonnier a été nommé baron. C'est le fait: il est impressionnant. On nous a fait remarquer, à ce propos, que le boulevard Maurice Lemonnier devenait *ipso facto* baron et s'appellerait désormais « le baron boulevard Maurice Lemonnier ». Mais, que nous sachiez, M. Maurice Lemonnier, tout en étant baron, n'en reste pas moins boulevard. Il a droit désormais au titre de « M. le boulevard baron Maurice Lemonnier ».

Il n'y a ni en France, ni en Angleterre, un type aussi complet. Nous supposons, d'ailleurs, que M. le baron Boulevard Maurice Lemonnier ne tardera pas à laisser tomber les noms roturiers de Maurice et de Lemonnier pour devenir M. le baron Boulevard: c'est beaucoup plus chic.

Une sage précaution

Par ces nuits glaciales, quand, sortant des théâtres surchauffés, vous vous trouvez exposés au froid vif du dehors et dépourvus de tram bien clos, nous vous recommandons de prendre un bon grog dans le prochain café. Cela produit une indispensable réaction. Le rhum est tout indiqué: il est, contre la grippe, un remède préventif de choix.

Prenez-le très chaud, bien sucré, avec un rond de citron... Il faut un tiers de rhum, pas plus.

M. Vandervelde préfère le vinaigre, mais c'est son affaire. Il prétend que cela lui dissout la bile. Le rhum vaut mieux pour les gens normaux.

Cependant, si vous ne trouvez pas de rhum dans les cafés, téléphonez à M. Vandervelde. Il a sa provision pour ses invités.

Bizarries du langage

Un étranger, de passage à Bruxelles, fort gêné par la grève des tramways, demande des explications à un agent de police.

« Mais, pourquoi cette grève? dit-il.

— Ah! bien, monsieur, répond l'agent, ça est bien simple, n'est-ce pas? Ça est à cause des chocolats...

— A cause des chocolats?

— Mais oui, n'est-ce pas? Il y avait six peintres qui n'ont plus pu travailler dans le chocolat. Alors, ils se sont mis en grève, et tous les autres ont fait comme eux. »

L'étranger est parti épouvanté, se demandant quelle folie subite venait de frapper le respectable gardien de l'ordre.

L'Opinion de M. Vandeszmozewinkel



Si cette grève doit rester continuer, je sais keske moi je vais faire pour être tranquille: je vais aller demeurer à Moscou.

Les joies du bureau électoral

Dans un bureau de vote, aux dernières élections communales, une jeune nonne se présente pour voter. Jolie à ravir sous sa cape blanche, grands yeux de velours faits pour être aimés, des joues d'une belle matité, que bat l'ombre des cils palpitants. Légèrement effarouchée sous les regards inquisiteurs du témoin libéral, elle attend, hésitante, en tournant son bulletin de vote dans sa fine main blanche, qu'on lui dise ce qu'elle doit faire de ce papier.

Le témoin catholique, homme aimable, qui caresse, débonnaire, sa longue barbe blanche, s'empresse, et, troublé lui aussi :

« Par ici, ma sœur : veuillez vous rendre à l'urinoir. »
Ebahissement du bureau.

Et l'on entendit longtemps, dans l'isolement, un rire étouffé qui dut être bien difficile à réprimer, car le vote dura... dura... dura...

Pour le soir

Le plus grand choix de tuniques perlées, de ceintures de jais, de fleurs et de rubans, Maison Vandeputte, 26, rue Saint-Jean.

La sagesse française

De graves historiens, même français, ont dit des choses sévères sur la légèreté et la nervosité des foules françaises. Leur a-t-on assez reproché les cris : « A Berlin ! A Berlin ! » poussés, sur les boulevards, par quelques énergumènes, au moment de la déclaration de guerre de 1870 ! Les Français se sont, sans doute, bien assagis de puis lors, car ils l'ont prouvé, en ce moment, d'un sang-froid et d'une sagesse que beaucoup de peuples réputés pour leur calme pourraient leur envier.

Leurs excellents amis d'outre-Manche s'amuse, en effet, à les soumettre au régime de la douche écossaise avec une fantaisie vraiment déconcertante. Tantôt, ce sont des compliments, des protestations d'amour ; puis, le lendemain, des reproches et des menaces. Les graves puritains du Foreign Office traitent Marianne comme une minicette qu'on plie à ses volontés en menaçant de la lâcher, puis que l'on console avec quelques franfreluches et quelques bonnes paroles. Lord Curzon, qui fait le rôle du pion attaché à l'institution Lloyd George, vient de lui donner quelques coups de férule aussi inconvenants qu'injustifiés : personne n'a bronché, ni dans la foule, ni dans la presse, ni au Parlement. On a encaissé avec le sourire. Par contre, le *Daily Telegraph*, organe ordinaire de M. Lloyd George, ayant prêté à M. Briand une appréciation sur l'armée italienne, que le bon sens le plus élémentaire montrait qu'il ne pouvait pas avoir prononcée, les Italiens, qui ne semblent pas encore sortis de la « psychose de guerre », pour s'exprimer comme les gens qui parlent doctement, ont envahi un consulat, malmené le consul, sans parler des injures et des insolences d'une presse qui paraît avoir perdu la boussole. Comme ces accès de mauvais humeur se renouvellent, en Italie, chaque fois que ce malheureux peuple désespéré, et où l'on a cultivé une vanité d'enfant, éprouve quelque blessure d'amour-propre, la France eût été vraiment fort excusable de se lâcher. Elle a encore encaissé avec le sourire. Décidément, Marianne, en prenant de l'âge, acquiert la sagesse d'une aimable douairière.

Partir est bien...

... mais revenir est mieux. Etes-vous certain de faire, sans ennui, votre voyage retour ?... Si vous le faites...

Car nous les connaissons, ces clous qui ne vous ramènent jamais au moment voulu. La voiture sur laquelle vous pouvez compter, voilà ce qu'il vous faut, c'est-à-dire une « MIESSE », dont les modèles sont exposés, 25, boulevard de Waterloo.

Les responsabilités de la Presse

La Presse a une grande part de responsabilité dans ces regrettables incidents, qui éclatent à chaque instant entre les Alliés, surtout quand ils sont réunis pour se concerter et pour s'entendre. Il paraît que lorsqu'il a lancé le fâcheux bruit qui a provoqué les incidents antifrancs de Turin et de Naples, le *Daily Telegraph* ne l'a pas fait exprès. Il n'aurait fait qu'imprimer la dépêche d'un correspondant.

C'est plus vraisemblable que cela n'en a l'air, quand on sait avec quelle incurable légèreté les grands journaux du monde entier choisissent leurs représentants à ces importantes palabres internationales. On y traite des questions très délicates, souvent d'un caractère technique, toujours difficile à saisir et à exposer clairement. Pour donner une physionomie exacte de ces laborieuses discussions, il faudrait donc ces journalistes fort au courant des questions de politique internationale, capables d'esprit critique, et plus ou moins blasés sur les flatteries, d'ailleurs assez grossières, que tous les politiciens-diplomates d'aujourd'hui prodiguent aux représentants de la Presse. Mais, en général, les directeurs de journaux se soucient de l'exactitude comme un poisson d'une pomme. Ce qu'ils veulent, c'est être les premiers à annoncer n'importe quelle nouvelle, fût-elle fautive ; ce qu'ils veulent, c'est une dépêche qui permette à leur secrétaire de rédaction de composer un titre flamboyant. Aussi envoient-ils aux conférences diplomatiques des reporters fort experts dans l'art d'être les premiers à occuper une cabine téléphonique ou un bureau de télégraphe. Peu leur importe qu'ils situent le banat de Temesvar en Russie et le port de Mersine dans la mer Noire... Ces bons reporters, d'ailleurs, généralement gonflés de leur importance, comprennent mal ce que leur dit, souvent mal aussi, un secrétaire d'ambassade, excédé par une séance interminable. Ils arrangent la déclaration, la phrase, la nouvelle, pour la rendre la plus sensationnelle possible : et c'est comme ça que le public apprend que les Anglais vont débarquer des troupes en Cilicie, que M. Briand a dit que l'armée italienne était pourrie, que M. Loucheur a trouvé le moyen d'obliger les Boches à réparer, en un an de temps, les régions dévastées. C'est comme cela qu'après chaque conférence, le public croit que l'on est arrivé à tout régler le mieux du monde, quitte à constater un mois après qu'aucune question n'a avancé d'un pas...

365 livres pour 15 francs

La livre anglaise n'est pas encore à ce taux, mais les livres prêtés par l'Action Intellectuelle ne coûtent pas davantage, grâce à son abonnement annuel sans surtaxe, 61, rue de la Madeleine, Bruxelles.

L'échange

Un grand industriel français causait ces jours derniers fort amicalement, au Cercle interallié, à Paris, avec un diplomate anglais : « Quel étrange amour des papiers vous avez, en France, dit l'Anglais. Vous ne consentiriez à désarmer que si nous signions avec vous un traité défensif en bonne et due forme. Qu'avez-vous besoin de cette signature ? Vous savez bien que non seulement notre sentiment, mais même notre intérêt le plus immédiat nous obligerait à vous secourir en cas d'attaque alle-

manda. Vous l'avez bien vu en 1914. Nous ne pourrions pas souffrir que la France soit écrasée. Ne me croyez-vous pas ?

— Je vous crois, certainement. Mais permettez-moi de vous faire une proposition. J'ai eu le plaisir de voir la belle propriété que vous possédez dans le Kent. En revanche j'ai eu le grand honneur de vous revoir à l'époque des chasses dans le petit château que je possède aux environs de Pont-à-Mousson : il a été pillé par les Boches mais, par une chance extraordinaire, il n'a pas été brûlé. Je crois pouvoir dire que comme étendue et comme rendement, les deux propriétés se valent, bien que la mienne soit un peu plus grande. Eh bien, voici ce que je vous propose : le jour de la déclaration de guerre, je vous cède ma propriété de Lorraine et vous me donnez en échange votre propriété du Kent. »

L'Anglais n'a pas répondu...

La Buick 6 cylindres

C'est l'équilibre très précis des pièces, leur coordination presque parfaite, résultant de 20 années de recherches et d'améliorations, qui rendent la voiture BUICK d'une si haute utilité et d'une économie si marquée pour l'usage de tous les jours.

Strasbourg viâ Frameries

L'histoire anglaise que nous racontions dans notre n° 379 nous avait valu d'un « Framerisoux in l'âme » l'envoi d'une fable charmante de Bosquetia, que reproduit notre n° 381 du 18 novembre.

Voici qu'à ce propos, un de nos « académiciens de langue française » nous communique une de ses trouvailles toute récente. Le XVI^e siècle a connu un humaniste allemand, Nicodème Frischlin (1547-1590), à qui son talent de poète composant en latin comédies, tragédies, épopées, etc. attira le titre de comte (il n'est rien de nouveau sous les rayons de Phébus), mais qui dut aussi à son humeur satirique une fin brusquée : emprisonné, il se cassa le cou en s'évadant. Puissent nos nouveaux nobles mirux finir ! Mais, peut-être, n'ont-ils pas l'esprit de Frischlin, ni non plus sa maladresse...

Or donc, on publiait à Strasbourg, en 1605, un choix de ses poésies (*Facetiae Selectae*) où se rencontre cette anecdote, que nous abrégons :

« Un frère mineur voulait louer congrûment saint François : il posait les questions et faisait les réponses : « François, où veux-tu prendre place ? Auprès des vierges ? — Non, plus loin, François ? — Auprès des confesseurs ? — Non. — Auprès des martyrs ? — Non. Et comme il ne trouvait aucun endroit où caser un si grand homme, un paysan se leva : « Si tu ne peux trouver ailleurs, donne-moi ma place : je m'en vais au cabaret (*ibo enim ad cauponem*) ! »

De Strasbourg à Londres, viâ Frameries ! On ne savait pas que Frameries fût desservi par la « malle des Indes » !

Calculez donc

Ce que vaut notre franc dans les pays qui produisent... Et vous viendrez à la Japy, la machine à écrire française. Demandez références à G. G. Abels, 62, Montagne aux Herbes Potagères. Tél. B. 115.75.

Comment le baron l'apprit

M. Maurice Lemonnier se rendit, ce matin-là, au ministère, et demanda à l'huissier de l'annoncer chez le ministre.

L'huissier s'inclina, pénétra dans le bureau ministériel et revint en disant à M. Lemonnier :

« M. le ministre attend M. le baron. »

M. Lemonnier se retourna pour chercher le baron :

« A qui parlez-vous ? demanda-t-il à l'huissier. »

— Mais à vous, M. le député : vous êtes baron de ce matin. »

M. le baron n'avait sans doute pas cru que ce serait si tôt, car sa figure marqua une joyeuse surprise.

Une précaution utile

Pour les Fêtes de Noël et du Nouvel An, quelques bouteilles de Sandeman (Porto et Sherry) s'imposent !

Sandeman-Wine, 28, rue de l'Evêque. Tél. B. 161.71.

Prochainement, même dégustation : boulevard de Waterloo, 6 (porte de Namur).

Le système Daye

Sam ou Le voyage dans l'optimiste Amérique (Perrin et C^o, éditeurs, Paris), tel est le titre d'un livre que vient de publier M. Pierre Daye, secrétaire de notre premier ministre in partibus. Faut-il croire que l'atmosphère du ministère de l'intérieur est favorable à l'éclosion des produits de la littérature belge ? Le fait est que jamais M. Carton de Wiart n'a autant publié que depuis qu'il est chef de cabinet... et son petit dernier : *Le Droit à la Joie*, est là pour nous le faire voir.

N'en concluons pas que la charge qu'il occupe est une sinecure et croyons plutôt que, dans son cas comme dans celui de l'un au moins de ses secrétaires, il y a entraînement au travail, activité incompressible, prolongement d'un effort qui ne se modère plus.

Conseillons vivement de lire *Sam*. Cette étude est attachante comme un roman. Dès les premières pages, où l'on voit le transatlantique labourer les vagues océanes, on est pris par la netteté d'un style imagé, d'une pensée claire. Point de statistiques confuses, de dogmatiques aperçus, de pionsnantes philosophies. C'est amusant, ingénieux, pittoresque et varié, comme un bon film de cinéma. Et il y a, dans ce livre, je ne sais quelle jeunesse à la fois hardie et circonspecte, perspicace, généreuse et courtoise.

Le système Daye s'avère, une fois de plus, comme tout à fait recommandable.

ooo

Benjamin Courrie, photographe et artiste, avenue Louise, est le photographe des artistes.

Histoires de revenants

On n'a jamais plus parlé de revenants qu'à cette époque d'incrédulité. Le spiritisme fait, paraît-il, quantité de prosélytes : c'est la religion de ceux qui n'en ont pas. En dehors des esprits scientifiques, de quelques âmes vraiment stoïques, les hommes, quand il leur arrive de penser à quelque chose, éprouvent le besoin, parvenus à un certain âge, de se laisser tourmenter par l'idée de la Mort ou de l'Infini. Quand ils sont humbles de cœur, ils retour-

nent tout simplement à la foi de leurs pères ; s'ils ont de l'orgueil, ils deviennent spirites ou théosophes. C'est une religion comme une autre. Pourquoi ne séduirait-elle pas aussi quelques hommes de valeur ?

Malheureusement, elle se prétend scientifique, et les spirites vous jettent à la tête les noms de Charles Richet, de d'Arsonval, du Dr Geley, de William Crookes, de Mme Curie, de Branly, et, parmi les gens de lettres, de Maeterlinck et de Flammarion.

Or, un excellent journaliste, M. Paul Heuzé, vient de leur jouer un tour pendable : il a fait, dans *L'Opinion*, une enquête qu'il publie en volume, sous ce titre : *Les morts vivent-ils ?* Il a interrogé tous ces hommes de science dont réclament les spirites, et tous, unanimement, ont déclaré qu'ils n'étaient pas spirites, sauf M. Camille Flammarion, qui a commencé par dire qu'il n'était pas spirite, pour rectifier ensuite en disant qu'il l'était. Mieux encore : quelques-uns d'entre eux — ceux, précisément, dont la science est inattaquable — jugent que les phénomènes métapsychiques, les matérialisations, les extériorisations, sont loin d'être scientifiquement prouvés. Branly a assisté à des phénomènes de lévitation avec Eusapia Paladino ; il se contente de dire : « J'ai vu ou j'ai cru voir. On peut se faire illusion sur des phénomènes qu'on ne sait pas reproduire dans des circonstances identiques. »

« En somme, lui dit M. Heuzé, vous avez suivi passionnément ces expériences ? »

— Non pas, répond Branly. Pas passionnément. *Je ne fais rien passionnément...* »

N'est-ce pas la plus éclatante profession de foi de l'homme de science ?

Mais les spirites sont passionnés, comme tous les fondateurs de religion...

???

TAVERNE ROYALE, Tél. Br. 7690

Foie gras Feyel de Strasbourg, arrivage journalier.

Plats chauds et froids sur commande

Thé. — Vins. — Caviar.

On demande l'auteur

On discutait, l'autre jour, en présence de l'ex-ministre du ravitaillement, la question de savoir à quel ministre étaient imputables les nombreux anoblissements récents.

« Au ministre de la justice, dit l'un. »

— Au ministre des affaires étrangères, affirma un autre.

— Mais non, fit remarquer un troisième, en s'adressant au ministre du ravitaillement, c'est vous qui êtes responsable de la plupart des nouvelles baronnies, car c'est de vous que relèvent, sans doute aucun, tous les barons Zéep... »

Le ministre sourit et ne nia pas.

???

Restaurant Richelieu, 26, rue de l'Evêque

Sa cuisine soignée, ses vins fins.

Buffet froid après théâtres.

Tout arrive

Notre ami Firmin Van den Bosch, procureur général à Alexandrie, est fait officier de la Légion d'honneur. C'est stupéfiant ! Il y a des années et des années qu'existe l'Association flamande pour la vulgarisation de la langue française. La République l'ignorait ; elle, qui connaît si bien tant de loustics dévoués à la France jusqu'au ruban inclusivement, ignorait la bonne besogne faite à Gand —

et M. Poincaré put passer à Gand sans s'en douter. A l'époque, nous nous émerveillâmes de l'innocence présidentielle et de l'attribution à certains d'une étoile des braves qui tend à n'avoir plus qu'une valeur fiduciaire.

Il paraît qu'il ne faut jamais désespérer. Nous félicitons Van den Bosch qui avait eu sans doute le tort de ne pas faire les démarches nécessaires et nous félicitons Quidroit de la République française.

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Curieuse révélation

On nous communique cette curieuse invitation :

Association Royale des Ex-Sous-Officiers de l'Armée belge
SOIREE DE GALA

du 19 novembre 1921

à la salle Arlon-Palace, place Didier

au profit des Veuves des membres de la Société qui, en août 1914, ont perdu leur soutien dans les massacres

organisés par l'armée allemande

avec le concours

de la musique du 10^e régiment de ligne (symphonie)

et d'une troupe d'Artistes de renom

Voilà qui va renverser bien des idées admises sur l'invasion allemande de 1914 !...

Les savons Bertin sont parfaits

Histoire anglaise

... Car celle-ci est anglaise. Nous ne savons pas bien pourquoi. Prenez-la telle qu'on nous l'a servie.

Ces deux jeunes et blondes et roses misses avaient voulu prendre leur part du devoir universel pendant la guerre. Elles remplaçaient, dans la ferme, les boys partis au front.

Il y a, à la ferme, des tâches durement matérielles, mais elles n'effrayaient pas les jeunes et vaillantes Anglaises. Un jour, le fermier leur dit : « Vous mènerez la vache au taureau à la ferme voisine, et elles s'en allaient, joyeuses et jeunes et blondes et roses, suivies par la vache débonnaire. »

Elles rencontrèrent le révérend pasteur.

« Où allez-vous donc ainsi, mes enfants ?... »

— Nous menons la vache au taureau, M. le révérend, dirent les jeunes filles avec un sourire charmant.

— Oh ! fit le pasteur, étonné et choqué. Et c'est le fermier qui vous envoie ?

— Oui, M. le pasteur.

— Mais, est-ce qu'il ne pouvait pas faire ça lui-même ?

— Nous ne savons pas. Il a dit que c'était le taureau... »

La savonnette

Au début de son règne, Léopold II, dont la philosophie toute positive s'accommodait mal des mesquines aspirations de la vanité humaine, procédait un jour à une cérémonie d'anoblissement. Parmi les heureux, se trouvait le baron P... Cet ancêtre d'une des personnalités les plus répandues du monde agricole et laitier, était un minotier de la West-Flandre, enrichi dans le commerce des blés.

En s'approchant de lui, le Roi aperçut, sur le revers de son habit, un grain de poudre de riz, échappé vraisemblablement à la vigilance du valet de chambre, qui avait, pourtant, fait à son maître une toilette soignée.

« Vous permettez, baron ? » fit le Roi.

Et, précautionneusement, élevant la dextre, pouce contre médium, à hauteur de l'épaule de son interlocuteur, il fit une chiquenaude, souffla légèrement et dit :

« Ce n'était rien... Un tout petit grain de farine... »

Feu le baron Kervyn de Volskaerbecke, celui dont on disait, dans son monde, qu'il était

Plus fier que Caraman et plus fin que Ségur, riait encore en racontant l'histoire, trente ans après.

OTARD le Cognac des Gourmets

Les gens sont méchants

Sur la plateforme du tramway :

« Où prenez-vous ce David qui vient d'être fait baron ? Kékékéka, David ? Sur quels bancs siège ce parlementaire ? Qu'a-t-il fait pour sa patrie ou pour ses électeurs ?

— J'ignore... Tout le monde ignore ! Mais vous savez le proverbe : « Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux ». Et, comme David n'a jamais servi le sien, le besoin d'aïeux se faisait particulièrement sentir pour lui... »

Prophète municipal

En 1912, M. Dausset, conseiller municipal de Paris, qu'on ne savait pas proche parent de Daniel ou d'Isate, écrivit ceci dans son rapport sur le budget de Paris :

« Il est d'observation courante que le travail, si hautement glorifié par la révolution de 1848, est de moins en moins en honneur parmi ceux qui en vivent. Nous retournons à grands pas vers cette conception des sociétés à demi barbares de l'antiquité que l'oisiveté est un honneur et le travail une déchéance. Ceux qui ont assumé la redoutable tâche d'être les éducateurs du peuple et de lui donner surtout la notion de ses droits ne lui disent plus, avec Jean-Jacques Rousseau, que « tout citoyen oisif est un fripon », avec Louis Blanc que « dans une association de frères qui travaillent, tout paresseux est un voleur ». Les grands théoriciens révolutionnaires, les Louis Blanc, les Félix Pyat, qui voyaient dans le travail non point une servitude étroite, mais le principe même de la liberté, qui exigeaient qu'avant de consommer selon ses besoins l'homme produisit selon ses forces, sont remplacés par des sophistes qui prêchent ouvertement « le droit à la paresse » et montrent au prolétariat la réduction indéfinie du travail comme le but idéal à atteindre. Le travail manuel, qui soulevait de si généreux enthousiasmes il y a un demi-siècle, est publiquement dénoncé comme « monotone, malsain, dangereux », et l'on en arrive à considérer comme une vérité d'évidence que tout ce qui peut le réduire à sa plus simple expression est bon, juste et louable, et répond non point seulement aux intérêts égoïstes de l'individu, mais aux besoins profonds du corps social.

... Et par une surenchère à rebours, qui payera tôt ou tard la grande cause du progrès humain, on en arrive de proche en proche à considérer comme suffisant pour pourvoir à tous les besoins, essentiels ou acquis, de l'Humanité, un labeur quotidien de 8 heures, de 6 heures, voire de 4 heures, de 3 heures et même de 1 heure 1/4. Certains se plaisent volontiers à considérer de telles affirmations comme d'élegants paradoxes, sans portée et sans répercussion dans le domaine des faits. Nous y voyons, quant à nous, un grave péril : c'est que dans une société où les traditions s'affaiblissent, où le principe d'autorité

est discrédité, on en arrive fatalement à fournir une justification à cette pratique de la réduction systématique et sournoise du rendement du travail, qui semble de plus en plus s'implanter dans notre pays, et qui constitue, suivant une formule expressive, un véritable « malthusianisme de la production ».

N'est-ce pas que, comme prédiction, c'est mieux que Mme de Thèbes ?...

Loto modern-style

Les joueurs de loto, ceux de la vieille école, les traditionalistes appliquent à l'appel solennel des numéros tirés du sac des sobriquets qui remontent à des époques reculées : sept, la pioche ; soixant-dix-sept, les deux potences ; vingt-deux, les deux cocottes. Des joueurs modernes — la jeune école — se sont appliqués à renouveler, par des inventions éminemment spirituelles et *up to date*, ces appellations vénérables.

Ainsi, on dit :

Zéro : Le baron Descamps.

Un : Le notaire Bauwens.

Deux : Les admirateurs de Van Remoortel.

Quatre : Les ex-ministres socialistes.

Onze : Les jambes de d'Arsac.

Quatre-vingt-sept : Le numéro d'ordre du dernier volume de Louis Piérard.

Etc.

Le jeu de loto donnerait de l'esprit aux gens qui n'en ont jamais eu.

La lettre espagnole

L'avez-vous jamais reçue, la célèbre lettre ? La voici, telle que nous la communiquons à un lecteur ; ce n'est d'ailleurs pas un autographe, malgré les apparences : c'est de l'écriture reproduite sur un papier misérable par des moyens mécaniques :

Je suis prisonnier à Madrid pour faillite et je viens vous demander si vous voulez m'aider à sauver une somme de huit cent mille francs que je possède en billets de banque dans une malle qui se trouve en dépôt dans une gare en France.

Il faudrait, pour cela, que vous veniez ici payer au greffe du tribunal les frais de mon jugement, afin de lever la saisie de mes bagages et pouvoir ainsi vous emparer d'une valise à secret dans lequel est caché le récépissé du chemin de fer, indispensable pour retirer la malle de la gare.

En récompense, je vous abandonnerai le tiers de la somme.

Je ne puis recevoir votre réponse directement en prison, mais si vous acceptez, vous enverrez la dépêche suivante à une personne de confiance, qui me la remettra en toute sûreté.

Voici son adresse :

Trinidad Arias,
Calle Jesus 4.2°, Madrid (Espagne)
Ulgo. I. Gont.

L'intervention de la Sainte-Trinité et de Jésus fait très bien en cette affaire. Le plus curieux, c'est qu'avec des indications de ce genre, la police espagnole ne pige pas l'escroc. C'est bien ce qu'il y a de plus curieux en cette banale histoire.

COGNAC BISQUIT

En famille

Le beau-père s'était vu offrir, il y a une quinzaine d'années, un titre nobiliaire. Il avait décliné cet honneur : il préférait se contenter du simple nom que son père lui avait donné ; il considérait que l'anoblissement par le travail personnel vaut mieux que l'anoblissement par le parchemin.

Mais tout le monde ne pense pas ainsi dans les collatéraux de la famille. Et l'un de ces collatéraux ne refusa pas le titre qu'on lui offrit.

C'est pourquoi, à l'annonce de l'octroi de ce titre nobiliaire, les enfants du grand industriel — bon, voilà que notre plume, en courant sur le papier, nous fait faire une demi-indiscrétion ! — adressèrent au collatéral anobli la jolie dépêche que voici :

La famille S... réunie autour d'une table bourgeoise, vous envoie ses bien vives félicitations.

Les nouveaux salons nobles

L'un des premiers soins de l'un des barons anoblis par les lettres patentes de la semaine dernière a été d'inviter chez lui, dans son salon autrefois bourgeois, ses confrères de la promotion.

L'aspect de ce salon apparut tout changé ; il avait quelque chose de féodal : c'était de l'essence et de la quintessence aristocratique. On était assez disposé à y déclarer non avenue le temps écoulé depuis la nuit du 4 août, ou, tout au moins, depuis Coblenz. On parla beaucoup des livrées à choisir pour les valets et de la composition des blasons. Un nouveau baron, écubataire, et qui n'a qu'une cuisinière pour toute domesticité, dit, en parlant d'elle : « Mes gens ! » On conspu un peu la noblesse de l'empire pour ne se réclamer que de la noblesse des croisades ; on retrouva le sens et le fil de l'histoire jusqu'à l'époque de Pierre l'Ermite. Congrûment empesés de morgue, les assistants mêlèrent, en un concert émouvant, les grandeurs nouvelles de la nation aux grandeurs séculaires du royalisme philosophique et historique. Pourquoi ne pas vouloir toute l'histoire ? Pourquoi ne pas aimer toute la Belgique dans le temps aussi bien que dans l'espace ?

On ne jura que par *Jarnibléu !* et *Mort de ma mie !* Et l'on entendit la baronne de céans s'adresser à des domestiques avec ces mots : « Ici ! Que je vous voie, marouffe... Répondez, drôle !... Approchez, Lafleur !... »

Cette fois, au moins, le monde n'était pas mêlé. Les invités se sentaient à l'aise.

Et cette conviction entra dans l'esprit de chacun des nouveaux nobles qu'il ne faut pas, une fois que l'on appartient à un certain monde, s'amoindrir par des relations trop faciles : noblesse oblige ; il faut, désormais, prendre garde à qui l'on admet ; de même qu'il y a perte de calorique dans le voisinage de ceux qui ont froid, de même il y a perte de considération dans le voisinage des gens de roture. Du Barry, parrain de la Vauhernier, était le très bien venu chez le maréchal de Richelieu. Huysmans, Volkart et Renkin n'y eussent point été reçus. On n'est pas baron ou prince pour rien...

TROWER'S PORT
TELEPHONE 8 6116

Scrupule hiérarchique

A Kiambia, le sous-officier chargé de remplacer l'administrateur, en voyage, a biffé, dans un acte officiel, la mention : « L'officier de l'état-civil » et l'a remplacée par : « Le sous-officier de l'état-civil ».

Toute la largeur du trottoir

Deux amis traversent, en se promenant, le boulevard Anspach, et, arrivés au bord du trottoir, s'apprentent à monter dessus. L'un d'eux a déjà la jambe levée, lorsque, brusquement, il fait un pas en arrière et demeure sur l'asphalte de l'accotement.

« Qu'est-ce que tu as ? Une crampe ? fait son ami.

— Ce n'est pas ça : c'est le déplacement d'air, » répond l'autre.

Et, l'index pointé, il montre, sur le trottoir, un de nos nouveaux nobles qui, majestueux et magnifique, s'avance dans leur direction.

Annonces et enseignes... lumineuses

Pancarte affichée chez un charcutier de la rue de la Chapelle, à Ostende :

**FERME POUR CAUSE DE MARIAGE
POUR QUELQUES JOURS**

Souscription pour le monument à élever à Paris à la mémoire des Soldats Belges morts en France

Report des listes précédentes.....	fr. 99,037.13
M. Hérickx, à Tientsin (Chine)	50.—
Un assesseur du 12 ^e bureau, à Mons	5.—
	Fr. 99,092.13



LE THERMOGÈNE

guérit en une nuit

**Toux, RHUMATISMES,
POINTS DE CÔTÉ, LUMBAGOS, ETC.**

La boîte 2 fr. 50; la 1/2 boîte 1 fr. 50

Les sornettes de l'entr'acte



Au théâtre du Parc UNE GRANDE PREMIÈRE d'auteur belge

Mercrèdi a été donnée, au théâtre du Parc, la première représentation de *Kees Doorik*, de Georges Eekhoud. M. Victor Reding, qui — ainsi qu'il le disait, avec raison, lorsqu'il demandait au conseil communal de le nommer pour trois ans, afin de couronner un quart de siècle de direction — « a mis à la scène, depuis vingt ans, toutes les pièces belges qui méritaient quelque attention », M. Reding, donc, s'était fait un point d'honneur de présenter cette comédie au public. On sait qu'elle est l'un des chefs-d'œuvre de l'écrivain, à qui ses admirateurs ont conféré, depuis la mort de Camille Lemonnier, le titre de maréchal des lettres belges. Cet hommage rendu au doyen de nos romanciers, au plus coloré et au plus pathétique de nos conteurs, a causé une vive satisfaction aux écrivains du pays et de l'étranger, ainsi qu'aux membres du conseil communal de Bruxelles.

La troupe du théâtre du Parc — si heureusement qualifiée, par M. Reding lui-même, d'admirable et « dont l'effort ne peut se comparer à celui d'aucune troupe au monde, sauf celles de la Comédie-Française et de l'Odéon, théâtres largement subventionnés » — a donné à la pièce de Georges Eekhoud une interprétation de tout premier ordre. On peut évaluer à 3,475 kilogrammes 19 décigrammes 9 grammes 7 milligrammes le poids total des décors qui ont été brossés spécialement par la direction du Parc pour *Kees Doorik*.

La salle avait reçu sa décoration des grands jours : une carpe en véritable tapis de Tournai, mesurant 1^m75 sur 0^m57, avait été placée à l'entrée des fauteuils, côté impair.

À la chute du rideau, M. Georges Eekhoud a été traîné sur la scène et a tenu à remercier, dans un petit discours fort joliment tourné, le trop modeste directeur de notre première scène de comédie.

« L'Etoile » et le curé

L'Etoile belge a rappelé le procès qu'en 1875 Judic — grand-mère de la charmante artiste que nous avons applaudie récemment à l'Alhambra et à la Galté — intenta à *L'Ami de l'Ordre*. Ce journal, ayant trouvé graveux et « obscènes » les couplets qu'elle chantait à l'Alcazar, dans *La Timbale d'argent*, l'avait traitée de « vile et méprisable créature ». *L'Ami de l'Ordre* fut condamné à 1,000 francs de dommages et intérêts et à une insertion.

Pourquoi Pas ? a reçu, à ce sujet, cette lettre :

Aux marques de mépris, aux outrages répétés dont la demoiselle avait été l'objet de la part des catholiques, feu M^e De Broux, qui était à la barre pour Judic, apporta une déclaration d'une force extraordinaire; elle était signée « G. Couillard, curé de Halloy ».

En voici le texte :

« Halloy, le 3 mars 1874.

» A Madame Judic, artiste.

« Ma bonne et chère bienfaitrice,

» Je vous remercie pour tant de bonté de votre part. Dieu ne peut que vous bénir et vous combler de ses bienfaits. Je ne croyais pas qu'au sein des plaisirs du monde, il pouvait y avoir des âmes aussi nobles que la vôtre. Je pense souvent à vous et, au saint sacrifice de la messe, j'ai toujours un souvenir pour vous. J'ai célébré ce matin même une des deux messes que vous m'avez commandées.

» En attendant, Madame et chère bienfaitrice, daignez agréer mes hommages, etc.

(Signé) G. Couillard,

» curé de Halloy. »

Cette lettre du curé Couillard en bouche un tel coin à l'avocat de *L'Ami de l'Ordre* qu'il en fut comme stoppé à fêneri.

Les décors du théâtre de Mons

Pourquoi Pas ? a dit, dans un de ses derniers numéros, qu'on avait joué, à Mons, il y a quelque vingt ans, *La Favorite*, dans un décor japonais, où l'on remarquait un portant sur lequel était peint un piano.

Le Ropieur, dont le très sympathique directeur est aussi le non moins sympathique chef machiniste du théâtre, nous sermonne, à ce sujet, avec une savoureuse indignation :

« I parét, c'est *Pourquoi Pas ?* qui l'raconte, qu'il a vu jwer dins l'temps, au théâtre de Mons, *La Favorite* dins ein décor japonais èiè où il avoit ein piano peint dessus l'décor.

» Eh bé, non ! Margé toute esse qu'on peut raconter su Mons — ein p'tit trau de ville — èiè su les Montois qu'ont l'habitude de prinde les premières places à Bruxelles, nos n'pouvons nie léyer passer celle-là.

» On n'a jamée jwé à Mons *La Favorite* dins ein décor japonais, pou deux réasons. El première, c'est qu'il avoit tous les décors de palais qui fallait pou iwer, y compris el palais d'Alcazar, qui n'faut nié confonde avec l'Alcazar de Bruxelles, qui n' d'a peut-ètte nié autant; èiè el deuxième, c'est qu'on a seulement fêt ein décor japonais à Mons quand on a jwé *Madame Butterfly*, el même année qu'on l' a crée à Bruxelles. Nos n'ètions nié in r'tard.

» Pou l' piliano mis in couleur su l' décor, c'est co ein aute couionnade.

» Peut-ètte bé qu'el sier, qu'a écrit ça dins *Pourquoi Pas ?* a intindu enne vague brèere èiè qui n' s'èet nié dins qu'e' estau. El troupe de Mons va toudis jwer à Monbeuge, èiè là, tout un chacun s'èet bé qu'on n'argarde nié à fêere... sse qu'on dit qu'on a vu à Mons.

» C'est probable là qu' ça s'ara passé, à moins qu' c'q' *Pourquoi Pas ?* racont' enne soie passé intré Maubeuge èiè... l' Pink.cote ! »

Fables-express théâtrales

Ce soir, le tourlourou semblait manquer d'entrain.
Lors des galeries, quelqu'un cria :

Moralité :

Ris, Polin !

La critique de " Pourquoi Pas ? "

Poèmes, par Paul Baar. — (Edition contemporaine, Bruxelles).

Ce petit livre est d'une fort élégante présentation et la pensée en est aussi d'une élégance qui ne se relâche pas, soit qu'elle s'attriste sous les obus ou dans les tranchées de la guerre, soit qu'elle s'enivre de la douceur des parcs le soir, ou qu'elle s'attache, nostalgique, aux trains qui foncent vers les pays rêvés.

Regarde, encore un train lumineux dans la nuit,
Qui passe avec des gens heureux et des gens tristes.
Encore un train qui passe, encore un train qui fuit
Vers les pays en fleurs où le printemps persiste.

Encore un train qui part, que nous ne prendrons pas.
La pluie au temps suspend son âme monotone.
Oh ! faire vers votre joie, ô soleil de là-bas.
Qui nous délivrerait du douloureux automne !

Notre bonheur aussi se voile chaque soir,
Dans la triste saison de spleen et d'amertume.
Lorsque le cœur meurtri d'impossibles espoirs,
Nous écoutons rouler les beaux trains dans la brume.

Et pourtant rien ne vaut la tiède intimité
Qui veille au coin du feu dans notre chambre close !
Quel ciel exalterait en nous la volupté
Mieux que nos cœurs blottis dans l'amitié des choses...

De la tenue, de la distinction, de la fluidité, de nobles pensées : un poète.

NOSCHEL
TAILLEUR
CHEMISIER
CHAPELIER
Toujours
LA DERNIÈRE
COUPE
Tissus
HAUTE NOUVEAUTÉ
PRIX AVANTAGEUX
39. R. DE L'ÉCUIER
FACE DE LA RUE LEOPOLD
Anciennement 38 Bf Anspach Coin rue Grétry


Le XV^e Salon de l'Automobile

Une voiture de premier ordre : la 6 cylindres EXCELSIOR-ADEx

Le progrès de la technique automobile a porté particulièrement sur le perfectionnement du moteur qui, aujourd'hui, pour une même quantité de combustible, développe une puissance double de celle d'il y a dix ans.

C'est à cette amélioration du rendement que l'on doit les vitesses rapides actuelles.

L'automobile est le véhicule de transport à grande vitesse moyenne, et c'est par cette qualité essentielle qu'elle justifie son utilité dans la vie moderne. Mais cet accroissement de la vitesse devait aller de pair avec une améloration correspondante de ses qualités de sécurité, c'est-à-dire de celles qui garantissent un usage sans danger de cette vitesse. C'est ce que l'on a généralement négligé.

Les conditions primordiales de sécurité sont : la bonne tenue de route et les capacités de ralentissement rapide.

La bonne tenue de route n'est pas seulement un avantage au point de vue du confort, mais aussi une qualité qui autorise les plus grandes vitesses, sans aucun risque d'accident. Quant au ralentissement rapide, il implique l'arrêt certain devant l'obstacle imprévu. Une voiture munie d'un freinage puissant et d'un bon moteur, bénéficiant de grandes accélérations positives et négatives, comme on dit en mécanique. Vite en action au démarrage, elle conserve sa vitesse plus longtemps qu'une autre dont le ralentissement est moins énergique, et c'est ainsi qu'elle établira de plus fortes moyennes, avec une cylindrée moindre.

On arrive donc à cette conclusion, qui n'est paradoxale qu'en apparence, que la voiture la plus vite est celle qui s'arrête le plus rapidement.

L'impression que sa voiture colle à la route, et qu'elle dispose d'un freinage énergique, est inconsciemment pour le conducteur un considérable agrément.

La voiture qui possède au plus haut point cette qualité indispensable de sécurité, est l'EXCELSIOR 6 cylindres, construite sur licence des brevets Adex, car son établissement repose sur une étude rationnelle des conditions de bonne tenue de route et de freinage.

On sait, d'ailleurs, de quelle remarquable réputation elle jouit. Par l'adaptation du stabilisateur Adex, qui a pour mission de maintenir invariablement le milieu de l'essieu A. R. dans l'axe du châssis, et qui de ce fait, supprime tout mouvement nuisible de roulis, l'EXCELSIOR prévaut par une tenue de route exceptionnelle : la voiture, à toutes les vitesses, se déplace toujours suivant une « trajectoire » absolument rectiligne, et prend les virages aux plus grandes allures, sans jamais déraper.

L'EXCELSIOR profite, en outre, de son adhérence totale dans le ralentissement, par adaptation du fameux système de freinage sur les quatre roues Adex, dont la supériorité est notoire, grâce à la savante conception et la mise au point sévère dont il a bénéficié.

Ainsi donc, sécurité parfaite, et partant, impeccable confort, les deux qualités étant intimement liées.

La 6 cylindres EXCELSIOR est en plus, de toutes les voitures de classe, le châssis le plus durable, l'automobile dont la vie est la plus longue tout en exigeant qu'un minimum de soins.

On a toujours dit, et avec raison, qu'une voiture meurt par les articulations. Ce sont donc ces nombreux petits organes, dont, par une singulière et paradoxale négligence, on s'est toujours soucié le moins, qui ont été modifiés et perfectionnés par les constructeurs de l'EXCELSIOR, grâce à l'application des articulations auto-graisantes et à l'agraissage de ses Adex, dont l'avantage est de maintenir une lubrification constante des parties en contact, et d'atténuer de la sorte, jusqu'à la supprimer, toute usure.

Aux qualités de sécurité et de confort, s'ajoute donc une autre dont l'appoint est, à coup sûr, aussi avantageux : la durabilité qui est un des facteurs d'économie que présente l'EXCELSIOR.

En effet, celle-ci comporte non seulement toutes les solutions susceptibles de parfaite sa durabilité et sa robustesse, mais sa consommation en combustible grâce à l'exceptionnel rendement de son merveilleux moteur 6 cylindres, constitue un minimum.

LE CENTAURE
GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

Exposition Française

R. Lotiron
J. Boussingault
A. Dunoyer de Segonzac
du 2 au 18 décembre

de 10 à 6 heures,
Dim. jusqu'à 5 h.

10, rue du Musée



Monsieur et Madame Zeep au Salon



— Ce n'est pas une cent soupapes qu'il nous faudrait, mais une mille soupapes....

Chronique du sport

Le gros événement sportif et industriel de l'heure présente est l'imminente ouverture du XV^e Salon belge de l'automobile.

On en dit merveille ! Il dépassera en importance tous les précédents et verra l'apothéose d'une industrie nationale qui apporte un gros et indiscutable appoint dans la prospérité économique du pays.

Tous les records y seront battus : celui du nombre des exposants, avec 555 firmes (75 constructeurs de voitures, 25 marques de camions, 15 marques de tracteurs, 18 carrossiers, 200 fabricants d'accessoires) ; celui de la surface utilisée, avec 10,500 mètres carrés — cette superficie n'avait jamais été atteinte ; enfin, celui des visiteurs, à juger par l'intérêt que ce XV^e Salon suscite dans le public.

Rappelons que M. Max, bourgmestre de la ville de Bruxelles, procédera à l'ouverture officielle, le samedi 3 décembre, à 14 heures et demie, et que le Roi a, dès maintenant, daigné faire savoir aux organisateurs qu'il visitera officiellement notre « Motor Show ».

???

Nous parlions plus haut de records. Que pensez-vous de celui-ci : vingt-sept mille secondes sans cesser de danser ?...

C'est une « professional beauty » de New-York, très

connue du monde où l'on s'amuse, qui a réussi, nous apprennent des journaux américains, cette ahurissante et combien intéressante (!) performance.

Elle a tangué, fox-trotté, tricoté des gambettes sept heures et demie de temps, sans interruption aucune.

Malheureusement, il y eut des victimes... Dame !

Onze « cavaliers » furent mis « knock-out » par cette danseuse... éperdue, et trois pianistes furent emportés dans le coma.

Quatorze martyrs au bilan ! Tout doux, la belle...

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson
Bruxelles
■■■■■ BANDES PLEINES JENATZY

Dans tous les pays de l'Europe occidentale, un très gros effort est fait, depuis quelques mois, en faveur du développement de l'aviation commerciale.

Cet effort était nécessaire et attendu, d'ailleurs, par tous ceux qui ont foi en l'avenir du plus lourd que l'air. Et qui, d'ailleurs, oserait douter encore, aujourd'hui, des destinées de l'avion, après ses succès dans la grande guerre et ses raids transocéaniques et transcontinentaux, depuis la paix signée ?

Des Australiens s'apprennent à tenter le tour du monde en hydravion, et gageons qu'il ne leur faudra pas, si le

machine est bonne, quatre-vingts jours pour boucler la boule ! Six jours peuvent suffire, en défalquant les arrêts aux étapes...

« Je suis certain, disait récemment le colonel-aviateur Girod, député français et vice-président de la commission de l'armée, que l'aviation commerciale sera maîtresse du monde. La vie n'existe que par le transport, par le mouvement. Tout ce qui les accélère crée la richesse. Les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, transporteurs de matériaux, de pensées ou de paroles, ont transformé le globe et la civilisation. Mais il reste à faire. D'immenses continents sont inexplorés. Des virginités de sols s'offrent à l'activité humaine, chaque jour plus ardente. L'avion les vaincra.

» Les déserts, les mers, les steppes et les landes, les fleuves et les Himalayas ne sont plus des obstacles. La vie monte, toujours plus haut, toujours plus loin. Quel immense champ d'avenir s'offre à l'audace de nos ailes !

» On tombe encore. Hélas ! Mais où ne tombe-t-on pas ?

» Mille morts sont promises chaque jour à notre humanité fragile, et il n'est point de locomotion qui ne comporte ses accidents. On pourrait presque dire que l'air est le moins meurtrier des chemins. Mais aussi tout se perfectionne, et l'heure viendra, prochaine, où l'accident d'aviation, avec le moteur fidèle, sera l'exception. »

Ce sont là des idées qu'il faut répandre sans se lasser dans le public, car, indépendamment de la question militaire, l'aviation sera, avant longtemps, l'âme de la vie internationale et une source de richesses pour les peuples avisés.

VICTOR BOIX.

— 10^e Saison beige de l'Automobile et du Cycle : concessionnaire exclusif de la publicité dans « Pourquoi Pas ? », M. Borghans junior, 14, rue Camille Simons. Téléphone B. 146.29.

Petite correspondance

En garde. — Sans photo, impossible ; regrets.

App. — Méfiez-vous du sonnet. C'est la pantoufle de Cendrillon des poètes. Méfiez-vous aussi de l'épithète : c'est la robe à traîne du substantif.

L. V. — Vous prêchez l'union des poules, et souhaitez à ces gallinacés une prospérité grandissante. Cela part d'un bon cœur, et vous êtes un aviculteur de choix. Mais *Pourquoi Pas ?* ne peut guère donner à l'économie rurale la place qu'elle mérite. Regrets et merci.

On nous écrit

Dans votre numéro de vendredi 18 novembre, vous dites que le parlementarisme tel que nous l'avons pratiqué jusqu'à présent se consume peu à peu dans l'impuissance finale.

Ce n'est pas le parlementarisme qui meurt, c'est une forme du parlementarisme basée sur une fausse conception de l'organisation sociale au point de vue politique.

Le parlementarisme actuel est basé sur l'idée que l'état social se compose de trois couches superposées. Le parlementarisme de demain sera vigoureux et bienfaisant, s'il est composé d'hommes présentés par les groupements juxtaposés qui constituent en réalité notre société actuelle.

Seul, un parlement composé d'hommes défendant l'Idée nationale et la fameuse thèse de la juxtaposition des intérêts ainsi que la collaboration du travail et du capital, pouvait, dans ces temps troublés, apporter remède à tous nos maux. Malheureusement, et les plus intelligents des partis politiques n'ont pas voulu — et pour cause — le comprendre.

Tout cela est peut-être très juste, mais nous constatons des faits : l'impuissance de « notre » parlementarisme, et non d'un parlementarisme qui n'existe pas.

La bonne indication

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Permettez-moi d'ajouter une suite à votre remarque au sujet de « la bonne indication » (numéro du 18 novembre).

Il s'agit aussi de voitures « belges », circulant sur la ligne Calais-Lille-Bruxelles, par conséquent en service international, et fréquentées par des dames françaises ou des ladies.

Or, comment croyez-vous que l'administration belge des chemins de fer signale, dans ces wagons, ce petit endroit que les cafetiers désignent sous l'euphémisme de : « La cour est à l'entresol » ?

« Toilette » ou « Lavatory », me répondez-vous.

Nenni.

Le Belge, ne craignant point d'appeler les choses par leur nom, emploie « la plaque émaillée, probablement tirée à plusieurs milliers d'exemplaires » et qui porte ce seul mot : « Pissoir » ; plus, pour que van Kaulwaelert n'en ignore, au-dessous, la traduction flamande : « Pissbak ».

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites... dans le pays de Manneken-Pis !



NOUVELLES DE PARIS
EN TROIS ET QUATRE LIGNES

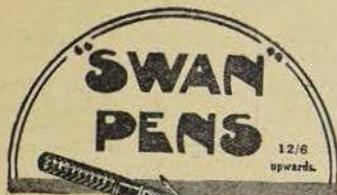
(De notre correspondant particulier.)

Landru, l'homme dont le feu
Fit de dix femmes des « feu »,
Ne brûla-t-il pas un peu ?

On donne, aux Bouffes, *Dédé*,
Musique de Christiné,
Notre nouveau Masse-Ohnot.

Prix Goncourt... Qui sera gagnant ?
Outsider, favori ? Vraiment,
Cela n'a rien d'académique !
On dirait un Goncourt hippique.

« Les pièces sont invisibles »,
Affirme le *Bon Stoppeur* ;
Oui, toutes ! Mais c'est terrible,
Sauf la vôtre, cher auteur.



Le "SWAN,"

*doit sa réputation
à une construction
soignée et robuste*

CHAQUE PORTE-PLUME
... EST GARANTI ...

EN VENTE PARTOUT
.. DEPUIS Fr. 52.50 ..

FABRICANTS :

MABIE TODD & Co Ltd
(Belgium) Sté Ame
8 et 10, rue Neuve, BRUXELLES

LA BOITE MÉTAL

L'ÉLITE CLUB

SURPASSE TOUT CE QUI A
ÉTÉ FABRIQUÉ JUSQU'ICI

Les dessins et les manuscrits ne sont pas rendus.

Les Meubles
de **BUREAU**
et **CLASSEUR**
Les plus confortables

ALBERT MENDEL & FILS
2 R. BISTEBROECK
BRUXELLES

PORTENT LA MARQUE

Salon de Bruxelles

Trois marques de véhicules qui résistent sur les mauvaises routes :

BIGNAN-SPORT

La voiture de sport et de tourisme
STAND N° 8

CEIRANO

La voiture utilitaire par excellence
STAND N° 89

BERNA

Le camion robuste et économique
STAND N° 154

Agence générale pour la Belgique et le Luxembourg :

P.-J. BLASER, ingénieur - 71-73, rue d'Ostende, 71-73 - BRUXELLES
Téléphone Br. 2345

Le Coin du Pion



Une gebe de phrases « pionables » ou *Quando bonus dormitat Homerus...*

Il peut y avoir de la bonté dans le balai.

Les âmes sont punaises.

Un égoïste est un malentendu.

L'ordure ôte sa chemise.

Il tapait sur le ventre aux catastrophes.

Elle eût attendri un cœur de granit, mais on n'attendit pas un cœur de bois.

(Victor Hugo, « Les Misérables », passim.)

Ces montagnes d'or qui sont des coupe-gorge.

(Maurice Barrès, « Ce que j'ai vu au temps de Panama », page 26.)

De Gustave Aimard : « Ses yeux s'ouvraient de façon à laisser voir tout le blanc de la rétine, quand la colère s'empara de lui. »

De Ponson du Terrail : « Cette belle tête de vieillard, qui se promenait dans son jardin en lisant son journal les mains derrière son dos. »

De M. Octave Mirbeau : « Les passants se retournaient pour admirer cette tête gracieuse qui respirait à pleine poitrine. »

De Francisque Sarcey : « Le piquant de la plaisanterie, c'est d'être ému. »

Du même : « La voix de Mlle X... est fort belle, et on trouve dans sa diction la main de sa mère. »

De Chateaubriand : « L'enseignement philosophique fait boire à la jeunesse du fiel de dragon dans le calice de Babylone. »

De M. Thiers : « Le climat de la Provence qui serait si froid, si un soleil torride... »

???

De *L'Étoile*, 15 novembre :

La mère de cette jeune fille habite rue des Prairies, mais celle-ci n'était plus en relations avec sa fille et ignorait même ce qu'elle faisait.

Quelle drôle de rue !...

???

De *L'Étoile belge* du 15 novembre :

M. T. fait le plus grand honneur à l'homme éminent dont il est sorti.

Figure hardie et qui fait image...

???

D'un roman de H. Fleischmann : *L'Espionne de l'Empereur* :

Toute cette première semaine du mois, les mouches de la police générale furent sur les dents.

???

De *La Nation belge* du 14 novembre 1921 :

On crut d'abord que la jeune fille avait été assassinée à coups de poignard, mais un examen plus attentif permit d'établir que la jeune femme aurait été tirée de deux coups de revolver.

La Bible nous apprend qu'Eve fut tirée, elle aussi, mais ce fut d'une côte d'Adam...

???

De *L'Étoile du Congo*, Elisabethville, 17 septembre :

On raconte que la mission américaine récemment débarquée dans nos murs et dont le but est l'étude sur place des gorilles africains, a tenu absolument à photographier quelques-uns de nos hauts fonctionnaires à Elisabethville même.

Allons, tant mieux...

Dans *Le Soir* du 19 novembre, H. Carton de Wiart écrit : L'impôt sur le capital est impraticable. S'il l'était, il entraînerait l'appauvrissement du pays...

On conçoit une distraction de plume chez un premier ministre à la veille d'une élection générale...

???

Le Journal de la Droguerie possède, dans sa rédaction, un styliste. Ce styliste termine, par cette phrase, un article sur la fabrication des allumettes :

Puissent, ces myriades d'allumettes, pouvoir contribuer à fournir son apport, digne aide, alimentant l'étréincelant Flambeau du Progrès, se brandissant de par le monde, laissant ainsi profiter à tous, d'une profusion sans limites.

Puissent, nos humbles droguistes en user encore, à l'exemple des Saint-Michel et Saint-Georges terrassant le dragon, l'Obscurantisme.

On ne saurait qu'applaudir à un si noble langage.

???

Du *XX^e Siècle*, même date :

Place Saint-Jean. — Place Saint-Jean, en plein quartier populaire donc, les grévistes ont également mis sur le flanc une auto-canon. Assez de monde à l'entour pour assister au relèvement par l'Union civique de ce véhicule.

???

De *La Nation belge*, 22 novembre :

La cour d'assises du Hainaut a jugé aujourd'hui Marie-Joséphine Leclef, ménagère, accusée de polygamie.

Quelles mœurs, pour une ménagère ! Quel tribadoulage ! dirait, en français, le philosophe allemand...

???

Du *Peuple*, 24 novembre :

... dès le lundi matin, les fleurs et les félicitations pleuvèrent chez le nouveau député...

Du verbe pleuvoir, verbe libre, inconscient et désorganisé...

???

De *La Libre Belgique* du 26 novembre :

Quelques instants plus tard, surgissaient une quinzaine de grévistes, menaçant et insultant. Le groupe des travailleurs s'éparilla. Deux d'entre eux se sauvèrent par l'avenue Fonsny, mais furent rejoints rue de Hollande. Les coups pleuvèrent drus.

Plevèrent fait décidément l'union sacrée.

???

Du *Peuple* du 22 novembre, sous la plume de M. Jean Leine lui-même :

Et puis aussi son ami intime : Léon, Léon qui avait refusé de l'accompagner parce qu'ayant juré, quoiqu'il advenât, de maintenir en bon état le matériel du Cercle des Canotiers, dont ils étaient membres.

???

De *L'Action nationale* (Anvers) du 22 novembre :

Dans sa réponse, la « Norddeutscher Lloyd » déclare que le drapeau noir, blanc et rouge flotte glorieusement depuis un demi-siècle sur

Cette nuit, après une longue conférence tement aurait été incompris des neutres et désiré par les adversaires de l'Allemagne.

Il n'y a pas que les neutres qui ne comprennent pas !

???

De *L'Indépendance*, 23 novembre :

Qui éprouvez des malaises, des irrégularités, des retards, écrivez-moi en toute confiance, je vous enverrai les remèdes à tous vos maux, qui jouissent tous d'une excellente réputation et m'ont valu des quantités de lettres de remerciement.

Mentalité boche ! Serait-ce en souvenir de Louvain ?...

Votre vieille
bronchite
guérira

Si vous prenez cet hiver le

SIROP GRIPEKOVEN

au lactophosphate de créosote

Souverain dans toutes les affections
des voies respiratoires, rhume,
bronchite, tuberculose, catarrhe,
asthme, grippe, etc.

◆ ◆
**PRIX DU FLAGON :
4 FRANCS**

◆ ◆
En vente à la

PHARMACIE GRIPEKOVEN

37-39, Marché-aux-Poulets, BRUXELLES

On peut écrire, téléphoner
(n° Bruxelles 3245) ou s'adresser
directement à l'officine
Remise à domicile gratuite dans
toute l'agglomération

Envoi rapide en province (port en sus)

Dépôt des

spécialités Gripekoven pour Ostende et la région :
Pharmacie De Vriese, 15, place d'Armes, Ostende



**RHUM
EXCELSIOR**



SEUL CONCESSIONNAIRE POUR
LA BELGIQUE ET LE
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG :

A. J. SIMON & FILS
René SIMON Succr
BRUXELLES

Fournisseur de la Cour de Belgique



TROWER & SONS PORT-SHERRY
LONDON - OPORTO -- WINES --

SPIRITUEUX & VINS

E. MERCIER & Co COUT AMÉRICAIN
-- VINTAGE 1910 --

A. J. SIMON FILS, René Simon Succr
Fournisseur de la Cour de Belgique
Rue Fontaines, 26, BRUXELLES-MIDI. Tél. 8810

QU'EST-CE QU'UN KASTAR : Le *kastar*, mot vieux bruxellois, c'est l'au moderne. Pour devenir *Kastar*, il faut avoir primé à quelque moment. Ce peut être par une qualité morale, physique, professionnelle; ce peut être par un geste, un mot, une aventure. De même que la valeur, le *kastarat* n'attend pas le nom de ses années. Chacun des Conseils communaux du Grand Bruxelles présentera deux *kastars* à notre concours, *POURQUOI-PAS?* qui liera chapeau et semelle le portrait d'un *kastar*, et ses titres au *kastarat*. Le suffrage universel de nos électeurs et électrices au numéro décidera en dernier ressort, après les éliminatoires d'usage, le nom, destiné à passer à la plus lointaine postérité, du SUPER-KASTAR.

PARMI TOUS LES KASTARS DES CONSEILS COMMUNAUX DU GRAND BRUXELLES,

Quel est le Super-Kastar, le Kastar de la Kastogne ?

LE CONSEIL COMMUNAL DE SAINT-JOSSE PRÉSENTE AUX SUFRAGES DES LECTEURS ET LECTRICES DU *POURQUOI-PAS?*

M. ROBERT PETITJEAN

ECHEVIN DES FINANCES DE SAINT-JOSSE-TEN-NOODE

DEVISE :

Ten-Noye for ever!



RÉFÉRENCES :

Cujas

Cicéron

Frick

Avocat, comme tout le monde ou à peu près. Orateur, ce qui est moins commun et plus précieux. Se rangerait donc dans la catégorie des KASTARS DE LA CHAIRE, si L'nné avait prévu cette classification...

Robert PETITJEAN est jeune, et déjà sa vie publique a connu des étapes enviabiles. Il fut conseiller communal. Il est échevin. Il tenta d'être député. Il ne l'est pas. Il le sera, un jour, quand le soleil des gueux éclairera à nouveau la route du parti libéral...

Il incarnera alors les opinions généreuses du groupe Edouard Huysmans... — la politique de la fenêtre ouverte sur L'Horizon...

En attendant, l'étape kastarale est de celles que peut ambitionner cet homme politique qui a de l'entre-gent — et même, assure le fâcheux plaisantin, de l'entrepétitgent. Il ira gaiement à la bataille des urnes en compagnie de son collègue Georges Petre, et peut-être la commune de Saint-Josse, grâce à l'un d'eux, s'illustrera-t-elle une fois encore.

M. ROBERT PETITJEAN se présente avec le n° 5 dans la
TROISIÈME CATÉGORIE DES KASTARS:
« GRANDS VINS EXTRA (CUVÉE RÉSERVÉE) »